

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficience visuelle et le studio
typographies.fr

LE DÉSIR DANS LA CAGE

ALISSA WENZ

LE DÉSIR
DANS LA CAGE



© Groupe Delcourt, Les Avrils, 2025.
© À vue d'œil, 2026,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0855-5

À VUE D'ŒIL
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr

À Olivier

Ce roman s'inspire de la vie de la compositrice Mel Bonis, et s'autorise à en imaginer les couleurs et les contours.

PRÉLUDE

Tu regardes le visage glacé de la petite fille. Elle ne respire plus, c'est fini.

Tout est silence autour de toi.

Tu comprends. Ça ne sera plus jamais. Clémence Bonis, plus jamais. Ses boucles brunes, muettes. La robe blanche, les dentelles. Le corps de porcelaine, étendu sur le lit. Les lèvres toutes fines, pâles, plus jamais.

Clémence est morte. Une main adulte lui a fermé les yeux. La bouche reste étrangement ouverte, comme une promesse qui n'aurait pas eu le temps d'être formulée.

C'est un matin de l'année 1864, à Paris.

Tu as six ans et tu aimais ta sœur, ta

sœur Clémence, deux ans à peine, une toute petite fille, presque un bébé. Ta sœur tombée malade, oui, la maladie comme une chute, tant les choses sont allées vite, incompréhensibles, scandaleuses. Dans le lit, la vie qui s'en va, en quelques jours, la vie qui disparaît, qui a déjà disparu. Ta sœur Clémence, l'enfant morte, l'enfant plus-jamais. Hier elle riait encore. Clémence. Toi, tu te nommes Mélanie. Tu as six ans, Mélanie Bonis, tu es une enfant sage et douce, et tu aimais ta sœur, drôle, la vie, ses boucles brunes. Tu l'aimais. Son prénom entre tes lèvres était à la forme de l'amour.

Tu n'es pas allée à l'école ce matin. Ton autre sœur, Eugénie, non plus. On a oublié. Ton père, ta mère, tout le monde a oublié. Bien sûr. Tout le monde pensait à Clémence, et Clémence est morte, la main adulte lui a fermé les yeux.

Ils t'ont oubliée, et te voici là, Mélanie,

plantée devant le petit lit, la petite sœur, le petit visage et les yeux clos de Clémence.

Le silence t'étouffe, il a dévoré le 18 rue Montmartre, il te fige. Tout était tellement agité ce matin, tellement bruyant, dans cet appartement étroit où se pressaient les adultes, farandole grotesque, ils espéraient, ils croyaient encore, ils s'affolaient. Soudain, il n'y a plus rien. Du coton, du vide, et l'abysse ouaté dont sont tissés les cauchemars. La mort n'est rien d'autre que cela. Peut-être qu'un jour il te faudra trouver une réponse au silence, une riposte.

Tu aimerais crier.

Tu ne sais pas.

Le silence est aussi à l'intérieur de toi.

L'après-midi, on se souvient. Ta mère vous emmène à l'école.

Dans la cour, les petites filles s'amu-

sent. Ta peine est invisible. Ta peine est immense, élastique, elle s'est fondu en toi, elle a épousé les contours de ton corps, le déguisement est imparable. Ta peine n'est rien d'autre que toi. Personne ne s'en rendra compte.

Tu ne saurais dire ce qui te bouleverse le plus : la mort de ta sœur, ou l'indifférence du monde à cette mort.

Les petites filles rient fort autour de la marelle. Tu t'approches. Tu n'oses pas. Tu oses, pourtant. Tu avances, fais quelques pas vers leur gaieté, tu espères. Tu aimerais que quelqu'un te prenne dans ses bras, tu aimerais être consolée. Tu devines, sans le formuler, que désormais quelque chose en toi sera inconsolable, toujours, et qu'il te faudra simplement apprendre à vivre avec l'inconsolable en toi. Mais tout de même. Une caresse, une chaleur. Tout de même, tu espères.

Une camarade vient à ta rencontre

et tu as un mouvement de la tête vers elle, une respiration, tu veux parler, dire ta dévastation, mais tu souris car tu es bien élevée. La petite fille te sourit à son tour. Elle dit : « Tu n'es pas venue ce matin. »

Elle rit.

« C'était bien, on était plus tranquilles sans toi ! »

Les autres rient avec elles. Toutes, des rires, qui s'éparpillent en éclats de verre. Cette insouciante méchanceté de l'enfance.

Quelque chose se dérobe sous tes pieds. Tu pleures. Tu flanches. Tu voudrais dire, tu ne parviens pas, ça chaloupe dans tous les sens, ça te chavire, ça te renverse. « Ma petite sœur est morte ce matin. » Ça y est, tu as réussi, les mots sont sortis de toi. Les mots reviennent, tu répètes, « ma petite sœur est morte ce matin, ma petite sœur est morte ». Les

mots et les larmes se mélangent, tu ne fais plus la différence, c'est la même chose, le même mouvement, l'eau, la voix, la même chose, ta petite sœur est morte ce matin et tu le dis et tu pleures et tu entends la musique de cette phrase entre tes lèvres, et ta peine qui est toi-même éclate enfin aux yeux du monde et tu répètes, tu répètes inlassablement, ta petite sœur est morte ce matin, c'est comme une incantation, une mélodie, et tu ne vois plus rien, tu pleures tellement, ton corps est secoué d'innommable, ta petite sœur est morte ce matin, tu l'as dit, tu l'as presque chanté, tu l'as chanté aux petites filles de l'école, tu l'as chanté aux oiseaux et aux arbres et aux rires et au vent.

Elles ne rient plus. Elles te regardent. Elles voudraient t'aider, peut-être, mais c'est impossible. Toi et ta peine, vous êtes toujours seules. Il n'y a plus rien à dire.

Personne n'a jamais touché au piano droit du 18 rue Montmartre. Tu ne sais pas quand, comment il est arrivé dans le modeste appartement, qui l'a installé, qui l'a désiré. Tu n'as jamais cherché à savoir. Le piano est là, dans le salon, depuis toujours. Ainsi vont les décors de l'enfance, paysages de l'évidence, didascalies à accepter.

Le piano est là, indéniable. Un meuble. Personne n'y a jamais touché. Ton père, non, ton père, contremaître en horlogerie, ton père horloger n'aurait pas le temps.

Ta mère, passementière, ne supporte pas que tu t'y aventures, et referme le couvercle avec autorité dès que reten-

tissent tes notes balbutiantes. Elle est fatiguée, elle a mal à la tête, elle ne veut pas, elle interdit. Le couvercle claque.

Elle ne sait pas que ce geste brutal et sonore opprime ton désir autant qu'il l'irrigue.

Tu veux apprendre.

Tu pressens peut-être que c'est là, sous le couvercle de bois, que se cache la seule réponse possible au silence originel, au grand silence de mort.

Tu t'obstines. Tu rouvres le couvercle. Tu profites des absences maternelles. Tu joues. Tu éprouves des notes, des sonorités. Les doigts se placent n'importe où, le résultat n'est pas agréable, mais tu es patiente. Tu écoutes, tu cherches à saisir les sons, tu veux en découdre.

Un jour, tu comprends. Tu trouves toute seule.

Do.

Tu es à la maison. *Do, do, do.* La maison.

Do do do ré mi, ré.

La mélodie est restée en suspens, c'est comme si tu avais ouvert la porte, comme si tu flânais. Tu regardes autour de toi, tout est possible. Tu es sortie.

Do do do ré mi, ré. Au clair de la lune.

Tu t'es arrêtée sur ce *ré*, irrésolue, et c'est une promesse autant qu'une promenade.

Puis, tu continues.

Do mi ré ré do. Mon ami Pierrot.

Tu as trouvé toute seule la fin de la mélodie. Tu rentres à la maison. *Do mi ré ré do.* Le retour, l'apaisement. *Do mi ré ré do*, mon ami Pierrot, on rentre à la maison, on ferme la porte, le chemin trouve son sens.

Do. La maison.

Tu as sept ans. Tu as trouvé toute seule, et la joie te transporte.

Il te semble que tu viens d'inventer un monde.